

# LES MIGRATIONS DES POPULATIONS DU SUD TUNISIEN

L'émigration vers le Nord de la Tunisie, vers la « Friguia », est un des phénomènes les plus importants et les plus caractéristiques de la vie des habitants du Sud Tunisien. Ses caractères diffèrent très sensiblement selon les tribus; chez les unes, il s'agit d'un fait ancien, bien rythmé, à caractère artisanal et rentable; chez les autres, c'est un phénomène relativement récent, moins régulier, de moindre rayonnement, de moindre rentabilité, souvent de caractère prolétarien. Dans la première catégorie se classent les migrations des Djebalia, dans la seconde celle des nomades, principalement celles de certaines tribus Ouderna.

## CARACTERES DE L'EMIGRATION DJEBALIA

L'émigration Djebalia est ancienne. Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'historien El Kairouami note que des Djebalia viennent travailler à Tunis; près de trois siècles de ces sortes de déplacements ont affermi cette tradition.

Tunis est la seule ville qui, jusqu'en 1881, ait été capable d'absorber une main-d'œuvre non permanente et non spécialisée. Aujourd'hui plus que jamais Tunis est un centre d'attraction, mais elle n'assure de travail et de profits qu'à ceux qui, par tradition, s'y rendent depuis longtemps et qui dès lors bénéficient d'avantages procédant de droits quasi-héréditaires.

Cette situation privilégiée est notamment celle des Djebalia, et aussi, nous le verrons, des Ghoumrassen qui ont le même genre de vie que les Djebalia. Comment ce phénomène s'explique-t-il ?

Les Djebalia ont toujours dû se confiner dans un territoire trop étroit pour les nourrir; ce territoire, qu'ils se sont sans doute efforcés d'exploiter, restait insuffisant et leurs richesses étaient sans cesse exposées au pillage des nomades; ils se virent de la sorte contraints d'aller au dehors compléter leurs moyens d'existence. D'aucuns expliquent aussi leurs déplacements par le caractère « berbère » de ces populations, par leur ardeur et leur dureté au travail. Quelle que

soit la raison psychologique, historique ou économique de l'émigration Djebalia, le fait est là : l'économie Djebalia est aujourd'hui fondée autant sur les profits de l'émigration vers le Nord que sur l'exploitation du sol; ces deux sources de revenus se complètent; à lui seul le sol ne pourrait permettre de maintenir un certain niveau de vie; la vie continuelle à Tunis ne permettrait de réaliser aucune économie; ce sont les épargnes faites à Tunis qui permettent de mieux vivre au village et d'y accélérer la mise en valeur du sol.

## PERIODICITE DES SEJOURS À TUNIS

Les émigrations des Djebalia vers Tunis ne sont pas rigoureusement saisonnières. Une bonne partie des émigrants s'en vont vers le Nord sans tenir compte des travaux agricoles qu'ils auraient à effectuer au village ni du résultat des récoltes. On remarque pourtant que les Douiret émigrent de préférence en été on ne note en moyenne que 120 départs chaque hiver contre 600 chaque été.

L'émigration varie davantage d'année en année. Pendant les années de sécheresse de 1946 à 1948, 5.000 Matamata s'absentaient chaque année, tandis qu'en 1949, très bonne année agricole, il n'en partit que 1.750.

L'émigrant travaille à Tunis pendant six mois, un an, parfois deux ans. Son retour est fonction d'une bonne récolte en perspective, de la constitution d'un pécule suffisant, ce pécule servant à couvrir les besoins d'alimentation de la famille, celui d'aménagements agricoles, éventuellement les frais d'un mariage, etc. Quand le pécule touche à sa fin, l'émigrant se remet en route, s'étant généralement « reposé » chez lui de six mois à un an.

## ASPECT FAMILIAL DE L'EMIGRATION DJEBALIA

Le caractère de ces migrations, dont nous venons d'indiquer les modalités générales, diffère avec les tribus.

En 1949, dans les cheikhats de Tamezred et de Zraoua dont la population totalise 4.000 âmes, 700 hommes s'en vont vers le Nord; il y a constamment un ou deux hommes absents dans chaque famille; celui qui part prend la place de celui qui rentre au village; la femme et les enfants suivent rarement le chef de famille; le voyage est cher et si toute la famille partait, tous les profits du travail à Tunis fonderaient en frais de route.

Dans les cheikhats des Beni-Aïssa, des Acheche, des Ouled-Sliman, des Haddege et des Beni-Zelten qui comptent 14.000 habitants, il ne part que mille hommes environ, soit à peu près un homme pour trois familles. Il n'y a que certaines familles qui fournissent des émigrants et celui qui émigre n'est pas remplacé à son retour par un autre homme de sa famille. Souvent les familles suivent l'émigrant; on l'a vu notamment de 1946 à 1948 quand aucune ressource n'attachait plus les familles au sol; beaucoup de ces familles sont restées à Tu-

nis, quand elles ont réussi à y trouver un travail rémunérateur et durable; ainsi sont parties définitivement et se sont installées à Tunis une cinquantaine de familles Haddège et de 30 à 40 familles Achèche.

Le huitième cheikhat des Matmata, celui de Toujane, d'une population de 4.000 âmes, n'a envoyé à Tunis que 20 hommes en 1949; les Toujanais n'ont pas « pris l'habitude » d'émigrer vers le Nord et aujourd'hui ils ne le peuvent plus, incapables qu'ils sont de concurrencer les autres Djebalia dans leurs divers métiers; ils déplorent cette situation, essayent d'y parer par la vente de produits de cueillette, mais leur niveau de vie reste sensiblement inférieur à celui des autres cheikhats.

Dans leur émigration, les Ghomrassen s'associent par groupes de deux ou de trois, originaires du même cheikhat, sinon de la même famille. Mais un petit nombre de familles envoient l'un des leurs à Tunis : en 1949 750 hommes seulement partent sur une population de 8.500 habitants; les vieux, les veuves ayant des enfants à charge, les familles dont l'élément masculin est réduit, restent en dehors de l'émigration.

Les Guermessa, dont la population est d'environ 1.000 habitants, envoient régulièrement à Tunis plus de 150 d'entre eux. Une dizaine de familles de cette tribu sont fixées à Tunis; les autres rentrent au pays après une absence de six mois à un an.

De Chenini part à peu près un homme de chaque famille, soit une centaine sur une population de quelque 1.000 habitants; cinquante pour cent de ces émigrants emmènent femme et enfants; une vingtaine de ces familles se sont fixées à Radès, près de Tunis.

À Douiret, la densité des départs est plus forte : 600 pour 3.500 habitants, soit de un à trois hommes par famille. Mais les familles entières émigrent rarement:

On notera que peu de Djebalia se fixent de nos jours à Tunis. Il n'en a pas toujours été ainsi : les trois villages de Brega, situés à 50 kilomètres au Sud de Tataouine, sont abandonnés depuis trois ou quatre siècles; la tradition veut que les Hilaliens aient fait subir des vexations aux Bregiens qui tous se seraient transportés à Radès, dans la banlieue de Tunis.

## PROFESSIONS EXERCEES

Que font ces émigrants à Tunis ? Nombre de professions urbaines ne peuvent être exercées par des campagnards. Les Djebalia ne font pas n'importe quel métier; chaque tribu est spécialisée. Plus encore que cette spécialisation, est digne de remarque leur organisation; un certain esprit de corporation les anime souvent. Tous les Djebalia émigrés à Tunis demeurent sous l'autorité d'un cheikh qu'ils élisent et qui est leur intermédiaire dans leurs relations avec les autorités de la Régence.

Les Tamezred travaillent surtout dans les hôtels, les restaurants, les grands cafés.

Les Zraoua et les Taoujout sont portefaix, boulangers; certains de ces portefaix utilisent un âne; quelques-uns vont acheter les légumes, pour les revendre, jusque chez le producteur et il arrive parfois qu'ils se transforment en maraîchers pour les cultiver eux-mêmes.

Les Beni-Zelten sont portefaix (certains sont exercés à porter sur leur dos des charge de 150 kilogrammes). Les membres de cette tribu inspirent une telle confiance qu'on consigne à certains d'entre eux des objets de valeur aux fins de les revendre.

Avec les Ghoumrassen, nous nous trouvons devant un cas de spécialisation des plus typiques. Tous sont fabricants et marchands de beignets. La moitié d'entre eux exercent cette profession en Algérie surtout dans le Constantinois, les autres en Tunisie, les deux tiers de ces derniers à Tunis. La fabrication des « ft'ayriya » requiert un certain coup de main. Les Ghoumrassen s'associent à deux ou à trois pour exploiter une boutique; le contrat est généralement conclu entre gens de la même famille; jamais n'y participent des gens d'autres cheikhats.

Les Ghermessa ont leur quartier général au marché central de Tunis. La plupart y sont portefaix; une vingtaine d'entre eux se sont élevés à la profession de commissionnaire, sorte de mandataires assez cossus.

Les Chenini ont le quasi monopole de la vente des journaux; tous les « bons coins » sont occupés par eux; ils se les transmettent à la façon d'un héritage.

Les Douiret pratiquent un peu tous les métiers.

## IMPORTANCE DES REVENUS DE L'EMIGRATION DJEBALIA

Les Djebalia travaillent, chacun dans sa spécialité, pendant une période qui varie, comme il a été dit plus haut, de six mois à deux ans; ils ne profitent guère des distractions de la grande ville, travaillent dur pendant toutes leurs journées, mènent une vie austère, ne pensent qu'à arrondir leur pécule et à rentrer au pays.

Durant leur séjour à Tunis, ils envoient plus ou moins régulièrement de l'argent à leur famille, pour répondre à ses besoins. Souvent ils usent de mandats télégraphiques; le parent qui a besoin de fonds vient le matin au bureau de poste dont son village est parfois fort éloigné, télégraphie à Tunis et reçoit dans la même journée les fonds qu'il a demandés. A son retour au village natal, l'émigrant apporte aux siens le solde de ses économies. Souvent aussi il se charge de rapporter l'argent des autres émigrants du village; il s'agit parfois d'assez grosses sommes, plusieurs dizaines de milliers de francs; l'opération s'effectue en toute confiance sans qu'aucun reçu soit exigé de part ou d'autre.

Cet apport de fond permet d'acheter des céréales, de l'huile et aussi du thé et du piment dont il est essentiel de ne pas réduire les rations, de reconstituer le cheptel, de construire des barrages, etc. De Tunis, on aura aussi rapporté des tissus. Mais pour faire face aux grosses

dépenses d'un mariage, on compte moins sur les revenus rapportés de Tunis que sur une bonne récolte.

Quel est le montant des économies rapportées de Tunis par les émigrants ? Pour l'ensemble des Matmata, on assure qu'en 1947, année record, il a été reçu de Tunis par mandats postaux quelque 80 millions de francs; en 1949, 12 millions seulement. On estime que les mandats ne représentent que la moitié des revenus totaux de l'émigration.

Les deux cheikhats de Tamezred et de Zraoua avaient à eux seuls gagné la moitié des sommes rapportées de Tunis par l'ensemble des Matmata. De ces deux cheikhats qui comprennent 800 familles partent 700 hommes, soit environ un par famille; en 1947, chaque famille a reçu de Tunis en moyenne 100.000 francs; en 1949, 15.500 francs.

Les cinq autres cheikhats des Matmata participent beaucoup moins à l'émigration; en 1947, 2.800 familles envoient vers Tunis un des leurs; ces émigrants ont rapporté en moyenne chacun 28.500 francs; en 1949, le nombre des émigrants a été à peu près le même; 1.000 d'entre eux ont rapporté en moyenne 12.500 francs, les 1.800 autres, rien. Ces émigrants ne gagnent, d'après leurs dires, que 200 francs par jour et en dépensent 100 pour leurs subsistance.

Sur les 1.700 familles des Ghoumrassen, la moitié reçoivent du dehors un apport budgétaire. Pour 1949, le montant des mandats postaux reçus par cette tribu s'élèverait à 180 millions, ce qui permet de conclure qu'il est rentré, à titre de profit d'émigration une somme totale de plus de 300 millions; la moitié des familles ont reçu par foyer une moyenne de 350.000 francs, les autres, rien.

Les Chenini gagnent 2 francs par journal vendu; ils en vendent en moyenne 150 par jour, d'où un bénéfice de 300 francs sur lesquels ils doivent prélever 100 francs pour leur subsistance. Cent cinquante de leurs familles reçoivent par an quelque 70.000 francs.

A Douiret, sur 700 familles, 500 ont l'un des leurs à Tunis; l'envoi de chacun d'eux au village est de l'ordre de 70.000 francs par an.

L'émigration Djebalia touche, on le voit, une partie importante de la population, à qui elle envoie des sommes relativement considérables. Ce résultat tient à son caractère de régularité et à bonne organisation. En général, les émigrants Djebalia ne sont pas à la merci des dures conditions de travail imposées aux masses, des conditions prolétariennes auxquelles, nous allons le voir, sont soumis les émigrants issus des tribus nomades.

## EMIGRATION DES NOMADES

L'abaissement du niveau de vie que subissent depuis trente à quarante ans les tribus nomades du Sud Tunisien les ont obligés à pratiquer à leur tour l'émigration temporaire afin de compléter leurs moyens d'existence. Ces tribus ont dû dès lors chercher à imiter les Djebalia, mais n'ont pas encore réussi à les égaler dans ce domaine. L'émigration pratiquée par les nomades est celle de gens prêts à

effectuer n'importe quel travail, à accepter n'importe quel salaire; c'est une émigration proprement prolétarienne. Naturellement, les conditions de ces déplacements varient avec les tribus et avec leur degré de sédentarisation.

### TRIBUS DONT L'EMIGRATION RESSEMBLE A CELLE DES DJEBALIA

Les Deghrarha, les Djelidett Tataouine et les Ghetoufa témoignent sur ce point de leur vieille tendance à la sédentarisation; certains d'entre eux ont dès longtemps pris l'habitude d'émigrer à Tunis à la façon des Djebalia, d'autres vont faire les récoltes dans le Nord comme les simples nomades.

Quelques 200 Deghrarha, 100 Djelidett Tataouine et 200 Ghetoufa (fractions Ghetoufa et Beni Barka et quelques éléments des Tounket et des Meguedemine), ainsi que 60 ou 70 Ababsa émigrent régulièrement à Tunis; ce mouvement est antérieur à l'établissement du Protectorat et a pris de l'ampleur depuis la crise qui a commencé en 1946. Les émigrants partent généralement pour moins d'un an. Les Ababsa, associés aux Ghoumrassen, font comme eux des beignets; les autres sont ouvriers. Les familles ne suivent pas.

Les Ouled Chehida et les Debbab n'émigrent qu'à Tunis; avant la crise on notait 120 départs, aujourd'hui on compte 35 Debbab et 250 Chehida. Ces émigrants restent absents au moins un an. Un certain nombre de familles les suivent. Une dizaine d'entre elles se sont fixées à Tunis.

Les Adjerda font partie du même groupe, ainsi que la tribu Mekarza des Haouia.

Chacun de ces émigrants rapporte, après une année de travail, de 20 à 30.000 francs.

### TRIBUS QUI S'EMPLOIENT REGULIEREMENT AUX TRAVAUX DES CHAMPS

Nous avons vu qu'une partie des Deghrarha, des Djelidette et des Ghetoufa émigrent à Tunis; d'autres parmi eux ne vont pas si loin; chaque fraction a ses goûts. Il semble que dans ces trois cheikhats, les éléments qui ont commencé les premiers à se sédentariser sont aussi les premiers à avoir pris la route du Nord, c'est-à-dire nécessairement celle de Tunis; les éléments qui ont suivi le mouvement n'ont plus trouvé de places que dans les campagnes du Centre et du Nord.

200 Deghrarha (de toutes les fractions de la tribu), 150 Tataouine, 100 Ghetoufa, des éléments Djelalta, Beni-Kser, Zatena, Tounket et Meguedemine émigrent depuis une trentaine d'année. Les hommes partent le plus souvent seuls. Depuis la crise, une centaine de familles de ces tribus se sont fixées au Sud de Sfax.

Cette émigration dure de trois à six mois, suivant l'importance des travaux entrepris. La moisson se faisant dans le Nord plus tard que dans le Sud, le même ouvrier peut participer à deux moissons. Ces travaux durent de deux à trois mois, après quoi les labours d'automne appellent hommes et bêtes pour deux mois encore. Dans le même temps la cueillette des olives occupe une importante main-d'œuvre; ce travail a l'avantage de ne pas retenir les émigrants trop loin de chez eux. Une bonne partie d'entre eux vont cueillir les olives et travailler les jardins de Djerba (notamment les Deghrarha), à Zarzis (notamment les Ghetoufa), à Sfax; certains sont allés auparavant faire la moisson dans le Centre, à Sbeitla, à Kairouan, au Kef.

Les Krachoua, les Zorgane et les Ababsa restent agriculteurs partout où ils vont; ils n'envoient personne à Tunis. Certains s'adonnent au petit commerce par colportage de gourbi à gourbi, de tente à tente, dans les steppes du Centre; ils utilisent parfois un âne ou une brouette. Tous les autres sont occupés pendant trois à six mois aux récoltes et aux labours; la plupart de ces émigrants se déplacent à pied, ou à dos de chameau, s'ils en possèdent un; ils ne peuvent, comme les Djebalia, s'offrir un voyage en car ou en chemin de fer. Les familles suivent souvent. La presque totalité des 300 familles Ababsa vont à Djerba et à Zarzis; elles ne laissent au village qu'une ou deux personnes pour récolter les figes. Chez les Krachoua, 70 partent seuls, le même nombre avec leurs familles; ainsi s'absente un quart de la population de la tribu. Chez les Zorgane, c'est un tiers des familles qui chaque année envoient un des leurs aux travaux agricoles, soit quelque 150 hommes.

Il est assez difficile d'établir l'apport budgétaire de ces migrations. En 1949, un homme gagnait de 100 à 150 francs par jour à Djerba et à Zarzis, 250 francs à Sfax; le plus souvent il n'était pas nourri. Au bout de trois mois de travail, les économies sont maigres; si la femme est là elle travaille aussi, mais alors il y a les enfants à nourrir. On estime que les économies possibles pendant la saison ne peuvent dépasser 3.000 francs, alors que les revenus annuels d'un petit commerce laissent un gain qui varie de 5 à 30.000 francs.

Les six cheikhats nomades des Haouaia pratiquent la même émigration que les populations dont nous venons de parler. De 1925 à 1946, les départs étaient peu nombreux; depuis lors, les familles pauvres, soit 20% de la population de ces cheikhats, s'en vont faire au dehors les différentes récoltes; comme les Zorgane et les Krachoua, ces Haouaia ne tirent pas grand chose de leurs déplacements; ils se contentent de vivre au jour le jour.

## AUTRES TRIBUS

Quelque 200 à 300 Hamidia et Beni Blell travaillent pendant les mois de décembre et de janvier à la cueillette des olives; seules suivent six à sept familles. Chez les Amerna, un nombre important vont régulièrement faire la moisson dans le Nord après avoir rentré à leur; ils ne font pas d'autres récoltes. Seuls partent les hommes; ils

sont payés en nature et rapportent en camion les denrées qu'ils ont gagnées.

Mais ce qui fait l'originalité de ces tribus, c'est leur pratique de ce qu'il faut bien appeler la mendicité; en fait, cette façon de vivre ne prend pas, chez une population restée près des « sources » le caractère infâmant qu'elle a dans nos pays occidentaux de civilisation bourgeoise. Ils se dirigent d'abord vers les régions où l'on fait la moisson; ils y passent quelques semaines, puis reviennent vers le Sud au moment où l'on récolte les dattes ils quêtent souvent avec la formule : « Ayez pitié des fils de Boudlida » (Boudjlida est un des grands marabouts de Tunisie, tous prétendent en descendre alors que seuls les Tataouine y ont quelque titre).

Ceux des émigrants de ces tribus qui travaillent ne rapportent pas chez eux beaucoup d'argent. Déduction faite de leurs frais de subsistance, du prix de quelques vêtements qu'ils achètent, de leur voyage de retour, il ne leur reste, une fois rentrés au village, que de quoi vivre quelques mois — au régime du nomade — rarement un an.

Ceux qui « mendient » rapportent de 15 à 20 ouibas-tataouine de céréales (de 200 à 300 kilogrammes), de 50 à 150 kilogrammes de dattes, de 3.000 à 5.000 francs, produit de la vente de l'huile qu'on leur a donnée et qu'ils ne peuvent transporter, et tout ceci sous réserve, bien entendu, qu'ils aient réussi à se trouver sur place lors des trois récoltes. Le tout représente une valeur de 13.000 à 18.000 francs; avec cette somme une famille nomade peut vivre pendant deux ou trois mois.

## L'EXODE PENDANT LES ANNEES DE CRISE

Pendant les années 1946-1948, le Sud Tunisien a subi une crise de sécheresse plus grave qu toutes celles qu'il avait subies jusqu'alors. C'est surtout de cette crise qu'il est question ici.

Nous avons vu que cette crise avait grossi les effectifs des émigrants Djebalia; leur nombre est redevenu ce qu'il était auparavant.

Chez les nomades, la crise a eu des effets beaucoup plus importants; elle a donné aux migrations des années 1946-1948 le caractère d'un véritable exode. Alors que tout le capital des nomades disparaissait (troupeaux, tentes, bijoux, vêtements en bon état devant être vendus pour suppléer à l'absence de récolte), il ne restait aux populations qu'à s'en aller sur les pistes à la recherche de travail, afin de ne pas mourir de faim. Sur 2.100 Zorgane, 700 seulement restèrent au village, sur 2.000 Krachoua, 500.

La crise a d'autre part donné aux migrations qui l'ont suivie en 1949 et en 1950 un volume qu'elles n'avaient pas jusque-là : tandis qu'auparavant il ne s'absentait chez les Ouled Debbab qu'une trentaine d'hommes, il en part aujourd'hui plus de 200. La crise a bouleversé l'économie locale au point qu'on ne peut plus se passer de revenus extérieurs.

REVENUS DE L'EMIGRATION PAR CHEIKHAT

CHEIKHAT	Pourcentage d'émigrants	Apport moyen par famille (fr.)
Tamezred-Zraoua .....	100	15.500
Autres Matmata .....	30	12.500
Ghour rassen .....	50	350.000
Chenini .....	75	70.000
Ghermessa .....	75	70.000
Douiret .....	40	70.000
Ouled Chehida et Debbab.....	20	25.000
Deghrarcha, Tataouine, Ghetoufa (émigration du type Djebalia) .....	25	25.000
Mêmes tribus (émigration du type no- made) .....	20	5.000
Krachoua, Zorgane, Ababsa .....	40	5.000
Beni Blell, Hamidia, Amerna .....	40	15.000

## CONCLUSIONS GENERALES

Nous avons tenté de caractériser deux sortes d'émigrations, celles des Djebalia et celles des nomades. Les premières sont intégrées dans un régime économique bien défini et relativement bien établi, les secondes procèdent de l'éclatement d'une structure économique. Des orientations professionnelles très diverses et surtout des différences souvent considérables dans les profits obtenus différencient les deux sortes d'émigrations.

Si cette opposition est essentielle à l'intelligence des genres de vie des populations du Sud Tunisien, il convient d'insister sur sa relativité. Un fait demeure : il s'agit pour toutes ces populations d'un déséquilibre économique dont les conséquences sont plus ou moins neutralisées par les migrations saisonnières; même si ces migrations atteignent leurs buts, il ne semble pas qu'elles puissent pour les Matmata et les Ouderna durer plus longtemps que n'ont duré au XIX<sup>e</sup> siècle celles des Savoyards et des Limousins.

Gérard PROST.